



Philosophie
française
contemporaine

Sous la direction de

Camille Riquier

Jean-Louis Chrétien
et la philosophie

puf

Jean-Louis Chrétien et la philosophie

PHILOSOPHIE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

Collection fondée par Frédéric Worms et dirigée par Camille Riquier

La collection « Philosophie française contemporaine » poursuit un double objectif : la réédition d'œuvres classiques de philosophie en langue française qu'il s'agit de redécouvrir et la publication d'auteurs contemporains dont la réflexion s'inscrit dans une certaine tradition française du philosophe. Parler de philosophie française, c'est accepter la part de finitude inhérente à toute pensée mais aussi envisager ses limites comme les conditions de son déploiement. Entre héritage et inspiration, il y a autant de manières de se rapporter aux classiques de la pensée française et d'explorer sa fécondité.

Sous la direction de Camille Riquier

JEAN-LOUIS CHRÉTIEN ET LA PHILOSOPHIE

*Ouvrage publié avec le concours de l'UR-RCS
« Religion, Culture & Société »
de l'Institut catholique de Paris
(EA 7403)*



Illustration de *La Dioptrique* de René Descartes,
suite au *Discours de la Méthode*, 1637,
Bibliothèque de l'Académie de médecine, Paris
© Archives Charmet/Bridgeman Images

ISBN 978-2-13-087163-7

ISSN 2116-7656

Dépôt légal — 1^{re} édition : 2024, septembre
© Presses Universitaires de France / Humensis, 2024
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Avant-propos

Camille RIQUIER

Philosophie et poésie sont les deux versants de l'œuvre de Jean-Louis Chrétien (1952-2019). Le présent volume est consacré au premier ; *L'Autre Versant du cri*¹, dirigé par Jérôme Laurent et Jérôme de Gramont et paru en décembre en 2023, est dédié au second. Parce qu'ils abordent chacun un versant, ces deux volumes furent conçus ensemble dans l'esprit de ses coordinateurs. Cependant, ils ne forment pas un tout. S'ils se répondent et entrent dans un jeu de résonances, ils ne se complètent pas. Ils ne se suppléent pas davantage. Car ils ne sont pas non plus deux tous qui s'additionneraient en vue d'un surcroît de présence ou qui, au contraire, s'excluraient en sorte que l'un remplace l'autre en son absence. Ni compléments, ni suppléments, ils sont exactement ce que la philosophie et la poésie sont l'une pour l'autre dans l'œuvre de Jean-Louis Chrétien. C'est-à-dire : deux versants. Comme la montagne a ses deux versants, l'œuvre est chaque fois vue tout entière mais sur un seul versant à la fois. Comme les deux versants d'une vallée qui sont unis dans le talweg sans confusion ni séparation, la philosophie et la poésie sont deux paroles distinctes mais unies dans le mouvement du cri. Car avant que chacune ne se lève dans sa lumière propre, un cri inaugural, premier mouvement de

1. J. de Gramont et J. Laurent (dir.), *L'Autre Versant du cri. Sur la poésie de Jean-Louis Chrétien*, Paris, Corlevour, 2023.

l'existence, avait dû déchirer les ténèbres et, par son éclaircie, ouvrir le monde lui-même.

Quelques études étaient parues du vivant de l'auteur. Cependant, avant ces deux volumes, rien qui lui fût consacré n'avait encore paru depuis sa mort le 29 juin 2019. Certes, dans les jours qui ont immédiatement suivi, quelques hommages arrachés à l'émotion et à la tristesse lui furent rendus. Sortis dans la presse entre le 1^{er} et le 8 juillet, ils sont reproduits ici, précédés d'un portrait écrit par Fabrice Hadjadj. Mais outre le philosophe et le poète, il y avait l'ami et le professeur. Et l'occasion longtemps contenue fut offerte à plusieurs générations d'anciens étudiants d'exprimer leur gratitude au maître si cher qui leur avait donné des leçons essentielles. Durant ce bref moment qui avait saisi tout le monde, on s'aperçut qu'ils étaient nombreux celles et ceux qui avaient gardé de lui, au fond de leur mémoire, le souvenir sacré. Si un épais et long silence s'est ensuite reformé autour de son œuvre, il ne pouvait donc être le silence de l'indifférence, ni le signe annonciateur de l'oubli inexorable. À peu de choses près, ce silence avait toujours été, que Jean-Louis Chrétien, par la discrétion qui le caractérise, avait fait en sorte de ne jamais briser tout au long de sa vie pour qu'il profitât à son travail.

L'œuvre, désormais confiée à ses lecteurs, est à son image et ressemblance. S'étant nourrie du silence pour croître sans entraves, elle-même devait naturellement résister à son embaumement académique et rester impassible au bruit des roulements de tambours qui l'annoncent. Et aucun de ceux, aucune de celles qui ont connu l'auteur n'aurait pu aisément passer outre la disconvenance profonde qu'il voyait entre eux et imposer à celui-ci, une fois mort, des solennités et des discours d'apparat qu'il aurait fuis de son vivant. Si, toutefois, l'idée était venue d'honorer au plus tôt sa mémoire par un

colloque improvisé, beaucoup eussent senti certes le poids de l'obligation en raison de la circonstance. Mais ils auraient, sinon refusé, à tout le moins fortement hésité à prononcer un éloge convenu que l'œuvre à célébrer aurait eu tôt fait de rendre fade et dérisoire à leurs propres oreilles.

Sa vie durant, Jean-Louis Chrétien a déployé une phénoménologie de la parole à travers les actes finis de voix et de parole par lesquels elle se manifeste : crier, pleurer, écouter, lire, enseigner, promettre, louer, etc. Au terme du parcours, les trente-trois livres dont il avait pavé son cheminement de pensée se récapitulent et s'édifient sous nos yeux comme un seul corps qui se dresse. L'œuvre que l'auteur avait bâtie patiemment s'élève de toute sa hauteur et se montre avec un éclat singulier. Elle ressemble à « cette majestueuse cathédrale de paroles » à laquelle l'auteur comparait le commentaire intégral des Psaumes par saint Augustin. Entretenant les voix et les paroles, l'œuvre impressionne par la vastitude du lieu, la beauté de sa construction, la finesse du détail et l'harmonie qui règne en elle. Et la promesse qu'elle nous a faite au moment de franchir le seuil, il n'appartient qu'à nous de la tenir – que, dans la multitude des voix qui résonnent en elle et qui s'accordent assez entre elles pour que toutes se fassent entendre en même temps et de concert, le lecteur puisse entendre la voix qui, ayant parlé en son temps et à son heure, franchisse l'espace pour s'adresser singulièrement à lui et appeler la sienne à lui révéler un peu de la vérité et du sens des choses humaines et divines.

L'œuvre est là, souveraine, qui s'impose en vertu de sa seule autorité. L'auteur l'a-t-il vue comme nous la voyons à présent ? Il est joyeux de penser que si Jean-Louis Chrétien a été si peu soucieux d'avoir de la gloire ou du succès, la raison fut peut-être, tout simplement, que la nécessité de l'œuvre à laquelle il était appelé le dispensait des encouragements à la

faire. Et que pour courir après l'estime publique, il faut ne pas avoir d'œuvre à faire ou avoir de sérieux doutes sur la valeur de celle qu'on est en train de faire. Car c'est alors qu'on attend du bon avis des autres de quoi compenser la mauvaise opinion qu'on craint sourdement être la nôtre. Et pour éviter d'avoir trop à souffrir de ses insuffisances en les ayant incessamment sous les yeux, on cherchera dans les applaudissements le bruit aimable et enivrant qui nous les fera oubliées. En voyant l'œuvre grandir en lui, il se pourrait que Jean-Louis Chrétien l'ait senti suffisamment saine et robuste pour trouver en elle sa propre récompense en même temps que l'assurance qu'elle lui survivra. Est-ce là notre conviction personnelle, que nous lui prêtons dans l'expectance qu'elle nous soit ici restituée et changée en certitude ? Il se peut. Mais comment expliquer que notre admiration pour l'œuvre ne fasse que grandir depuis tant d'années à son contact répété au lieu de diminuer comme il serait attendu ? Nous voulons plutôt croire que nous nous approchons un peu plus à présent de la joie intérieure qui a dû être la sienne devant l'œuvre qui s'achevait, et qui, dans les dernières années de sa vie, avait pris chez lui les traits et le visage de la sérénité et d'une certaine sagesse.

Comment alors entendre ce relatif silence autour de Jean-Louis Chrétien ? Il est vrai que « c'est le fait du spirituel d'attendre ; pour exploser, ou simplement rendre. [...] C'est presque, c'est souvent son propre, d'attendre jusqu'après la mort du titulaire. Et souvent même (beaucoup) plus loin ¹ ». Il peut d'ailleurs ne jamais exploser et attendre toujours. Mais

1. Ch. Péguy, *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle* (1907), *Œuvres en prose complètes*, t. II, éd. R. Burac, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 757.

ici, de façon rare et singulière, il nous est donné de pouvoir toucher instantanément, sans attendre, dans la charge temporelle de silence qui retient encore l'œuvre d'éclater dans son ordre, le secret de puissance de son éclat éternel. D'ores et déjà, celles et ceux qui l'ont connu, lu ou entendu, qu'ils aient été ses amis, ses collègues ou ses anciens étudiants, et dont les contributions figurent dans le présent volume le savent. Pour l'avoir vu et entendu autour d'eux. Ses livres ont éveillé plusieurs à la grandeur ; et dans le cœur de quelques-uns ils ont opéré, au temps de leurs années de formation, une révolution silencieuse, intérieure et quasi-moléculaire de leur être dont on retrouverait la trace dans l'altération de leur voix la plus intime, celle de la communication de soi avec soi-même. Il suffit d'avoir soi-même ouvert un livre de l'auteur, d'avoir lu un article de lui, ne disons pas pour s'en apercevoir, mais pour le sentir, immédiatement, comme d'instinct. Parce que l'on ne parle qu'à répondre, le volume s'ouvre sur cinq textes inédits de Jean-Louis Chrétien, établis par Noé Luthereau que nous remercions, auxquels s'ajoute une recension que l'auteur avait écrite sur *Art et existence* de Henri Maldiney, celui qui le premier et très jeune l'a introduit à la phénoménologie. Et pour que le lecteur qui connaît peu son œuvre et la découvre ici, ne nous croie pas sur parole, qu'il lui soit donné de le lire toujours d'abord.

Car il faut croire que tout le monde le sait. Même si personne ne dit rien. « Le silence aussi se dit en de multiples sens ¹ ». Et le nôtre, si on l'écoute bien, n'était pas un silence contemplatif et muet d'admiration, ni un silence hostile ou résigné. Probablement était-il un silence un peu coupable où a pesé sur nous le poids de l'œuvre que nous taisions. Mais

1. J.-L. Chrétien, *L'Arche de la parole*, chap. II, Paris, Puf, « Épiméthée », 1998, p. 63.

c'était surtout un silence entendu. Entre nous et entre soi et soi-même. On ne dit pas, et on ne se dit pas, que l'auteur est le meilleur de sa génération et de la suivante et que son œuvre est la plus grande. Ce ne sont pas des choses qui se disent. Il n'est d'ailleurs pas besoin de les dire pour le savoir. Car c'est sa grandeur qui nous retenait de lui porter témoignage sur-le-champ par crainte de trébucher dès nos premiers mots et de la manquer en la disant mal. Même le lecteur, le philosophe, qui n'entre pas dans ses livres et n'y goûte pas en est déjà averti. Et quand il lui arrive de tomber dessus par hasard au détour d'une table de librairie ou dans le filet de la conversation, il ne passe pas son chemin sans retenir un peu son souffle de peur que l'on remarque qu'il n'a rien à en dire. À défaut d'admirer, il respecte. Et préfère baisser la tête. Et ne pas y jeter un œil et risquer d'avoir un excès d'admiration, autrement nommé l'étonnement, qui peut être mortel, il est vrai, passé un certain âge. C'est un mystère singulier qu'enveloppe l'œuvre de Jean-Louis Chrétien et qui s'attache au problème général du dédoublement voire du détriplement de la grandeur en l'homme et dans le monde (selon les trois ordres de Pascal) – que celles et ceux qui lui sont sourdement hostiles ont du mal à en dire du mal et que celles et ceux qui lui sont redevables ont bien du mal à en dire du bien. Et quand les uns n'arrivent pas à dire la fausseté et la laideur qu'ils n'y voient pas et les autres à dire le beau et le vrai qu'ils y voient, le paradoxe est que ce sont encore ses adversaires, en se taisant, qui témoignent le mieux de sa grandeur.

Il y a plus d'une raison à cela. Mais il y en a une que l'œuvre de Jean-Louis Chrétien illustre tout particulièrement et qui explique, mieux qu'une autre, les réserves, les scrupules ou les réticences qui embarrassent notre parole à la dire. C'est qu'en mettant la parole au centre de ses méditations, elle touche à l'instrument, au leur, au nôtre, de celles et ceux dont

le métier est de parler et pour lesquels la parole est l'outil. Et alors que nous ne parlons que le regard fixé sur l'objet que nous étudions, elle n'a d'égard que pour l'outil que nous négligeons et dont elle nous reproche implicitement de le garder à discrétion et pour notre seul usage. Nous parlons sans écouter la parole qui se dit en nous et qu'il faudrait écouter d'abord pour dire en vérité et laisser les choses mêmes se dire en nous, lesquelles ne se voient et ne s'entendent qu'en elle.

Jean-Louis Chrétien revient peu sur son propre travail et sur la manière dont il l'a conduit. Ce qui rend précieux les quelques entretiens qu'il a pu donner à l'occasion de la sortie de l'un ou l'autre de ses livres et que le lecteur trouvera ici réunis – à l'exception de celui qui concernait davantage son rapport à la poésie. Là, en effet, il nous dit que très tôt Platon et Kierkegaard l'avaient conduit « à une réflexion, d'abord inchoative, sur les formes d'expression écrite de la pensée – et à des doutes sur la fausse transparence de l'exposition des doctrines dans la langue universitaire, où une langue toute faite, anonyme et plus faible, prétend surplomber une langue plus forte, et unique en son genre ¹ ». C'est ainsi que l'œuvre devait contredire nos méthodes scolaires et nos assurances universitaires, lesquelles nous ont appris à se ménager par avance une prise sur l'objet à étudier, quel qu'il fût. Car avec elle, il n'y va plus de texte et de discours, mais de voix et d'auteur ; ni d'interprétation et de réception mais de réponse et d'hospitalité. Ni de transparence, mais de nudité. Ni même de concept, mais de langue. Chercherions-nous à préciser les règles qui ont gouverné les nombreuses lectures de Jean-Louis Chrétien ? Il n'y a ni règle, ni prédiction possible, mais la plus exigeante des méthodes qui est celle qui est dictée par

1. J.-L. Chrétien, « Essayer de penser au-delà de la subjectivité », entretien reproduit dans le présent volume, *infra*, p. 111.

la chose même. Et depuis le silence où celle-ci se tient et que nous nous efforçons de porter au langage, il n'y a pas davantage de « retour à... » qui rende nécessaire la critique de la parole des autres et la déconstruction de nos traditions de pensée. Il n'y a que les promesses que la parole entendue ne cesse de nous faire et qui nous appelle à la rejoindre là où elle est, en s'aventurant à leur répondre d'ici où nous sommes. Devant la parole, Jean-Louis Chrétien veut que nous soyons nus et désarmés.

Pourtant, nos habitudes semblent si ancrées en chacun qu'il suffit qu'un auteur se soustraie aux règles communes pour nous laisser muet devant son ouvrage et que nous nous détournions de le lire, quand bien même l'aurions-nous deviné plus estimable et d'un autre ordre, infiniment supérieur, que les grandeurs d'établissement auxquelles nous restons attachés. Dès lors, on mesure mieux la difficulté qu'il y a à parler d'une œuvre qui avait commencé par nous enlever les mots de la bouche, ceux dont on use comme on use de monnaie courante et qui se dévalue par notre usage, par habitude et mauvais pli universitaire. Elle touche à l'instrument de travail ou plutôt : elle nous laisse interdit et nous retient d'y toucher comme l'instrument qu'il était pour nous. C'est ainsi que sa parole ne peut s'entendre si la nôtre d'abord ne défaille. On comprend nos inquiétudes. Il manquerait plus qu'elle nous enlève aussi le pain de la bouche !

Par la beauté de sa langue, l'élégance du style, la rigueur de sa syntaxe, l'étendue des connaissances et la variété de ses lectures, l'œuvre de Jean-Louis Chrétien est un fruit rare et singulier. Il n'est pas nécessaire d'être savant pour savourer sa lecture et s'en nourrir. Peut-être même est-il préférable de ne pas trop l'être d'abord si l'on veut se laisser enseigner et guider docilement par la chose même dont l'auteur s'enquiert.

Avant-propos

Elle siéra davantage aux lecteurs non prévenus par les préjugés des philosophes, dans la mesure où ils n'ont pas à rompre avec d'anciennes habitudes qui les empêche de lire et de bien entendre des ouvrages dont le seul tort est de ne pas respecter les formes en usage dans les écoles. Il leur sera plus facile de bien l'entendre et de la comprendre.

Mais à celles et ceux qui portent ici témoignage de l'homme et de l'œuvre, il leur a fallu consentir à une certaine maladresse, propre à chacun, et s'exposer tout de même. Le dialogue, parfois agonique, qu'ils ont tissé avec lui et avec elle, n'en est pas moins saisissant et instructif par toutes les tensions et les écarts dont il s'est nourri. Et la parole qu'ils lui rendent ici en hommage en montre toute la dignité et la grandeur propre. Car ce que l'œuvre de Jean-Louis Chrétien nous apprend ou réapprend est d'écouter la parole même depuis laquelle nous parlons et que nous avons reçue des anciennes humanités. Et après nous avoir fait taire, elle nous réapprend aussi bien à parler mais depuis un tout autre lieu : en redonnant aux mots le poids qu'ils ont perdu, en restituant aux auteurs leur voix singulière et inimitable, en rendant à la parole sa gravité et aux livres eux-mêmes leur autorité. Elle ravive cette heureuse blessure initiale que notre métier incline volontiers à nous faire oublier, que nous entrons dans toute œuvre comme enfants nous étions entrés dans la parole, avec peine et labeur, en balbutiant, et que la fière étincelle qui termine une lecture en provient et lui est encore due.

Nous remercions Jérôme Laurent, Pierre Carrique et Noé Luthereau qui ont accompagné l'élaboration du volume par leur aide ou leurs conseils avisés.

Première partie

INÉDITS

La prière, de l'épreuve à la béatitude Sur une lettre de Saint-Cyran

(décembre 1979)

Qu'en est-il du rapport de l'épreuve et de la béatitude, de la voie et de la gloire ? Tout semble les opposer, et un abîme s'ouvrir entre le viateur et le compréhenseur. C'est ainsi que méditant sur le Paradis, un spirituel du xvii^e siècle, Claude La Colombière, marque avec force que la meilleure connaissance que nous puissions en avoir est négative, celle de tout ce dont l'homme y sera délivré.

Le bonheur des saints, à la considérer par l'endroit qui est le plus visible à notre égard, consiste en ce qu'ils ne sont plus ce que nous sommes. Nous ne connaissons point du tout les biens dont ils jouissent ; mais nous ressentons les maux dont ils sont exempts [...]. La voie la plus courte et la plus efficace pour nous faire connaître le paradis, c'est de considérer les misères dont il est exempt¹.

D'un mot, « je ne sais pas ce que ce sera du paradis [...], je ne sais pas ce qu'il y aura. – Je sais ce qui n'y sera pas² ». Sans doute les mystiques ne s'en tiennent pas à une conception aussi apophasique, et insistent sur l'avant-goût de la béatitude que nous pouvons recevoir dans l'extase et le ravissement. Loin de faire de la béatitude l'opposé de notre

1. Claude La Colombière, *Écrits spirituels*, éd. A. Ravier, Paris, Desclée de Brouwer, 1962, p. 426.

2. *Ibid.*, p. 429.

vie d'épreuves, Angèle de Foligno la définit comme une possession différente de ce que nous avons déjà. Elle raconte que « Dieu lui apprend comment l'inénarrable bien dont il vient d'être parlé¹ est le partage des saints dans la vie éternelle, que les saints ne possèdent pas un autre bien, mais en ont seulement une expérience différente de la nôtre (*non est aliud bonum a predicto, sed est ibi alia experientia*)² ». Le fondement de ces deux conceptions opposées, l'une mettant l'accent sur la discontinuité, l'autre sur une certaine continuité, est un fondement commun : c'est par la pure joie à laquelle Dieu peut nous faire la grâce de nous élever dès cette vie que nous pouvons – sous un mode très différent – anticiper celle de la gloire que nous espérons. N'était cette joie qu'évoque Angèle de Foligno, resterait, pour décrire le paradis, la voie négative de La Colombière.

La question de la prière est un des lieux où peut se marquer l'opposition du viateur et du compréhenseur. Quelle que soit la définition qu'on adopte, et qu'on en fasse une élévation de l'esprit vers Dieu, ou la déclaration de notre volonté à Dieu, la prière des bienheureux, qui est de foi, fait pour la théologie problème (comme, pour des raisons analogues, celle du Christ). Celui qui voit Dieu, comment pourrait-il encore s'y élever, avoir à s'y élever ? Celui qui a tout ce qui peut faire l'objet de son désir, comment pourrait-il encore avoir à demander ? Les réponses qu'à ces questions donne la théologie, si elles éclairent la prière des bienheureux, n'en manifestent que mieux, par là même, tout ce qui la sépare de la prière des viateurs, à tel point que le terme de prière pourrait en paraître équivoque. Il

1. Angèle de Foligno vient de décrire la manifestation de Dieu à son âme et de son âme à Dieu.

2. Angèle de Foligno, *Le Livre de l'expérience des vrais fidèles*, éd. et trad. M. J. Ferré, Paris, 1927, p. 244-245. Voir Saint-Cyran, *Lettres chrétiennes et spirituelles*, Lyon, 1674, t. I, p. 450.

Cinquième partie ART ET EXISTENCE

Compte-rendu d' <i>Art et existence</i> par Jean-Louis Chrétien.....	473
Jérôme LAURENT, Jean-Louis Chrétien à l'écoute des œuvres d'art.....	477
Thomas AÏT KACI, L'être que l'épreuve enseigne. Chrétien avec Maldiney	487
Sébastien PERBAL, L'espace d'une réponse	513
Paul SLAMA, La phénoménologie de Jean-Louis Chrétien : dialogue avec Levinas.....	549
Pierre CARRIQUE, La lutte et l'individuation Sur <i>Répondre. Figures de la réponse et de la responsabilité</i> de Jean-Louis Chrétien.....	575

Sixième partie PORTRAITS ET HOMMAGES

Fabrice HADJADJ, La voix de Jean-Louis Chrétien	597
Camille RIQUIER, Mort du philosophe et poète Jean-Louis Chrétien	619
Patrick KÉCHICHIAN, Jean-Louis Chrétien, homme de parole	625
Rodolphe OLCÈSE, La voix brisée de Jean-Louis Chrétien	629
Arnaud MACÉ, Jean-Louis Chrétien (24 juillet 1952-28 juin 1919)	633
Emmanuel HOUSSET, Jean-Louis Chrétien, une philosophie de l'humilité à l'épreuve de la Parole.....	637
Jean DUCHESNE, Jean-Louis Chrétien, poète-philosophe du Verbe divin	643

Portraits et hommages

Jérôme LAURENT, « Jean-Louis Chrétien, La parole blessée ».....	647
Correspondance. Quatre lettres de Michel Henry.....	649
Bibliographie.....	659

Cet ouvrage a été mis en pages par

